A quinze minutes de Lugano, par le bateau à vapeur. Un coup de sifflet, les roues tournent, le petit navire fend l'eau moirée, met la proue du côté de Porlezza, gagne le plein lac. Au pied du Monte Caprino, tout vert de la base au faîte, les cantines de ce nom font des taches blanches dans l'épais feuillage des acacias et des châtaigniers, que n'a pas encore touché l'automne. Bon marcheur, le bateau a bientôt doublé la pointe de Castagnola, toute semée de villas claires ; encore quelques instants et voici qu'apparaît Gandria, le plus étrange village du Tessin, qui n'a peut-être même pas son pareil d'un bout à l'autre de l'Italie. Accrochées à la pente abrupte, les maisons semblent prêtes à dégringoler dans le lac. Au moindre tremblement de terre, le village tout entier filerait dans l'eau bleue. Quand j'y passai pour la première fois — voilà trois ans — il n'y avait pas de débarcadère ; une petite barque venait au devant du vapeur, recevait les rares touristes égarés dans ce coin perdu, les conduisait au rivage. Aujourd'hui, le débarcadère est construit, un hôtel s'élève tout auprès ; la civilisation a commencé de gâter Gandria. Mais allez-y tout de même, ô vous qui aimez le pittoresque et la couleur locale ! Escaladez ces ruelles en escalier, mal pavées, étroites, bordées de masures décrépites. Grimpez jusqu'à la terrasse de l'église d'où la vue s'étend, splendide, sur le lac de turquoise et les montagnes d'émeraude ! Sauf après les offices, presque jamais personne sur cette haute esplanade. Presque jamais personne dans ces ruelles sombres, où le soleil ne pénètre qu'en rares gouttes d'or filtrées par les treilles. On se demande si le village est désert, ou que peuvent bien faire les habitants. Ils fabriquent des câbles d'écorce, ils pêchent, ils travaillent dans les vastes forêts que possède Gandria sur l'autre rive du beau Ceresio. Une ou deux très modestes *osterie* offrent çà et là leurs tables et leurs bancs de bois vermoulu. Des poules grattent le sol, pépient et se chamaillent. L'heure sonne au campanile. Des insectes bourdonnent. A part quoi, pas un bruit. Ce serait lugubre, ce silence, ce dénuement, cet abandon : mais, au-dessus le ciel déroule sa magnificence, si profond, si calme, si resplendissant ; mais le soleil brille sans voile ; mais la lumière abonde, limpide, chaude, vibrante. Et contre les vieilles murailles le figuier étale ses larges feuilles et ses fruits déjà mûrs ; et, parmi les oliviers aux tons si fins, les cyprès dressent leurs élégants fuseaux ; et à chaque pampre pendent des grappes de rubis et d'or. Heureux l'artiste, heureux le poète, qui pourraient, quelques mois, quelques semaines, ensevelir leur vie dans ce coin perdu ! Certes, les distractions n'y abondent pas. Il n'y a point de théâtre, pas même une humble salle enfumée où s'arrêtent un jour les troupes de passage. Guitares et mandolines n'y résonnent guère. Les ressources matérielles sont peu de chose ; malgré ses prétentions, l'hôtel nouveau n'aurait sans doute à offrir que des menus mesquins. Des pâtes, de la polenta, quelques légumes, des fruits, le poisson du lac, le petit vin du pays, framboisé et piquant, voilà ce dont il se faudra contenter. Mais les riants motifs d'aquarelles, les beaux contrastes d'ombres et de lumières, dans ces rues montueuses, dans ces étroits courtils embaumés de lavande et de romarin, dans ces anses minuscules où viennent mourir les vaguelettes avec une si douce chanson ! Et le poète, où trouverait-il abri meilleur pour ses rêveries que dans cette église peinte de fresques point trop criardes, au hasard de ces sentiers allant à l'aventure, escaladant la montagne, se suspendant aux rochers de la rive, à l'ombre de ces oliviers, de ces figuiers et de ces vignes, sur le gazon si fin constellé d'œillets roses? Toute l'année ce paysage garde son charme original et puissant. L'hiver y est court et doux, avec de belles journées de soleil. Dès avril, amandiers et pêchers fleurissent, et, à chaque souffle de vent, on voit voltiger dans l'air, comme une neige blanche et rose qui sentirait bon. L'été est chaud, mais le lac a toujours de fraîches brises, et les feuillages qui, de toutes parts, enveloppent Gandria, lui servent d'éventail... Et puis, quelle clarté, quelles couleurs ! On se croirait au bord du golfe de Naples, à Ischia, que célébra Lamartine, à Capri, dont tant de peintres se sont énamourés pour la vie, plus au sud encore, en cette Sicile heureuse où règne un éternel printemps... Ah ! certes, que ce serait un délicieux abri, ce village ignoré des foules ! A peine si le vapeur y passe deux fois par jour. De Castagnola, où finit la route carossable, il n'y a qu'un mauvais chemin qui parfois dégringole jusqu'au rivage, parfois semble vouloir se lancer à l'assaut de la montagne, un chemin où l'on passe difficilement à deux, où il est prudent de ne pas s'aventurer de nuit, un chemin merveilleusement hardi et sauvage, brûlé de soleil, et beau à ne pas trouver des mots pour dire sa beauté. De l'autre côté, vers Oria, où commence l'Italie, pas un sentier de chèvres, pas le plus mince ruban taillé dans le roc, rien. C'est là, à cette extrémité du singulier village, que se trouve le cimetière, le seul coin plat de tout son territoire. Oh ! tout petit, ce cimetière, mais combien paisible ! Il est enclos de murs bas. D'une part, la montagne se dresse, de l'autre c'est le lac, qui berce les morts de ses cantilènes. Je le visitai à mon premier passage à Gandria, ce champ du repos si digne de ce nom, et la grille aussitôt franchie, je me souviens de la délicieuse impression de calme qui s'empara de moi. J'y reviens aujourd'hui et pour sentir de même. Que le monde semble loin ! Pas un chant, pas un cri ne parvient jusqu'à moi. Sous le chaud soleil de cet après-midi de septembre, le cimetière sommeille. Point de pompeux monuments ; presque pas de pierres tombales ; quelques croix de bois ou de fer ; et de l'herbe sur tout le reste, une herbe moelleuse, semée de mille fleurettes. Je m'assieds sur le mur, je regarde. Quelle radieuse journée ! Et de nouveau je me dis qu'il serait doux de s'enfermer ici quelque temps ! Si minables qu'elles soient, ces masures à demi écroulées sur la pente rapide, doivent avoir leurs comédies et leurs drames! Que de traits de mœurs originaux à étudier, que de curieuses histoires à écrire, et dans quel cadre de splendeur!... L'après-midi s'avance. Là-bas, le soleil baisse déjà derrière le San Salvatore, qui jette sur le lac sa grande ombre. Toujours la même solitude, toujours le même silence. Sauf la jeune fille au fichu rouge et aux yeux de gazelle qui, tout à l'heure, m'a servi un *fiaschetto* de Chianti, quelques figues et un morceau de pain, sauf deux ou trois gamins déguenillés — des trous cousus ensemble, comme disait un voyageur — je n'ai aperçu âme qui vive dans ce singulier Gandria. Et vraiment, c'est à peine assez loin d'aller jusqu'en Sicile pour chercher son équivalent. Il faut quasiment chercher jusqu'en Afrique, dans ces misérables hameaux de la Tunisie où l'on marcherait des heures sans rencontrer autre chose qu'un porteur d'eau brun comme le bronze, un ânier poussant devant lui son bourriquet, et, çà et là, quelque bête morte... Mais là ce ne seraient pas ces ombrages, ce ne serait pas ce lac céneléen, ce ne serait pas cette magie d'une féerique nature, qui font que l'on emporte de Gandria, malgré tout, un souvenir de lumière et d'enchantement... Et je le quitte avec regret, le village sordide. Et bien des fois, sur le sentier rocailleux qui mène à Castagnola, je me retourne et je m'arrête pour le regarder encore, tout flamboyant au soleil qui décline, pour le regarder comme on regarde, en les quittant à jamais peut-être, les sites divins où l'on a rêvé quelques-uns de ses plus beaux rêves, et les êtres chers dont l'on n'a pas deviné l'âme.